

COHÉSION ET DÉCOMPOSITION DANS LES FORMES PÉRIPHRASTIQUES VERBALES DES LANGUES IBÉRO-ROMANES

Que les phénomènes dits *cohésion* et *décomposition* soient des facteurs d'une très grande importance pour le mécanisme du langage ne saurait être mis en doute. On a vu le rôle joué par la *cohésion* pour la détermination de la transitivité au sens de M. Blinkenberg,¹ et dernièrement M. Spang-Hanssen a montré que le choix entre deux prépositions peut dépendre du degré de cohésion qu'on veut établir entre les termes en question.² Voici comment M. Spang-Hanssen définit nos concepts : «Par cohésion du syntagme nous comprenons le fait sémantique que le syntagme correspond à une unité de conception relativement poussée. En accord avec un principe reconnu en linguistique, nous n'employons le mot de cohésion que dans un sens relatif, mis en opposition à l'idée de décomposition».³ On peut comparer ce que dit M. Blinkenberg : «L'habitude est à la base d'une cohésion entre les composants du groupe qui ne va que dans les cas tout à fait exceptionnels (lat. *animadvertere*; fr. *donnerai*, etc.) jusqu'à l'unité complète, celle du mot; ailleurs nous parlons [...] d'une cohésion moyenne».⁴ Il va sans dire que j'accepte *donnerai* comme exemple de cohésion complète. J'hésite pour *animadvertere* dont les éléments ont été sans doute reconnaissables à un Romain. Je pense que les mots composés représentent une cohésion peut-être plus que moyenne, mais pas une cohésion complète. M. Spang-Hanssen se prononce sur ce sujet comme suit : «Le mot composé offre l'exemple de l'unité la plus forte dans laquelle les termes perdent de leur valeur propre pour n'exprimer qu'une seule idée (*arc-en-ciel*)». Il faut remarquer que M. Spang-Hanssen dit «perdent de leur valeur propre», ce qui est beaucoup plus juste que si on déclarait que les termes «perdent leur valeur propre». Je veux bien qu'il y ait là une

1. *Le problème de la transitivité en français moderne* (Copenhague 1960).
2. *Les prépositions incolores du français moderne* (Copenhague 1963).
3. *Prép. inc.*, 20.
4. *Transitivité*, 26.

unité de conception relativement poussée. Je peux admettre évidemment un terme plus fort que «relativement poussée». On sait bien qu'on pense à un phénomène parfaitement déterminé en disant *arc-en-ciel*, mais je crois aussi que chaque personne sachant le français connaît le sens des trois mots *arc*, *en* et *ciel*. Peut-être qu'une autre façon de présenter les faits de cohésion pourrait avoir quelque valeur : Ce qui arrive quand il y a syntagme (et il serait possible de définir les mots composés comme des syntagmes à cohésion très forte) c'est que parmi les sens possibles d'un groupe de mots il y en a un qui devient dominant. On connaît, je l'ai dit, le sens dominant du groupe de mots *arc-en-ciel*, mais ce n'est pas le seul possible, du moins pour ceux qui jouent avec les mots. D'après le sens de chaque mot du groupe, *arc-en-ciel* aurait pu désigner aussi le croissant de la lune, et rien n'empêche, que je sache, de se servir, par plaisanterie si on veut, de cette possibilité. Et il y aurait alors un cas de *décomposition*. Les jeux de mots consistent très souvent en des décompositions de syntagmes. Les poètes peuvent affecter ce procédé. Je vois au moins une décomposition assez hardie dans ces vers de Mallarmé :

«Oui ce vain souffle que j'exclus
Jusqu'à la dernière limite».⁵

Mais les jeux de mots (et les hardiesses de poète) peuvent se considérer comme des décompositions constituant un écart de ce qu'on a l'habitude d'appeler la *norme linguistique* (au fond il est pourtant assez *normal* de jouer avec la langue). Néanmoins il y a un nombre infini de cas où tant la cohésion que la décomposition restent à l'intérieur des cadres de la dite norme. Cela est vrai pour les phénomènes traités par M. Blinkenberg et par M. Spang-Hanssen. Et je pense qu'il y a lieu d'utiliser ces termes en traitant aussi des temps dits composés. Il est bien probable que ces «formes» se sont introduites dans la morphologie des langues modernes parce qu'on a pensé d'abord dans les catégories de la grammaire latine : on a fait entrer dans les paradigmes verbaux des «formes» comme *j'ai aimé*, *j'avais aimé*, parce qu'il fallait donner des équivalents de lat. *amavi*, *ama-veram*. Mais cette faute méthodologique ne fut pourtant pas des plus néfastes. Les temps composés présentent tout de même un certain degré de cohésion (c'est pour cela que j'ai osé user du terme «formes périphrastiques» dans le titre de mon étude). Ils méritent, autant que d'autres groupes de mots, d'être qualifiés de *syntagmes*. Si on dit «il est sorti à six heures» il est justifié de regarder «est sorti» comme un cas de cohésion. Par contre dans «il n'est pas là, il est sorti», on peut bien *sentir* «il est sorti» comme

5. *Feuillets d'album*.

équivalant «il est absent» ; ce serait donc une sorte de décomposition. Et le contraste est évidemment très frappant entre «il a tourné le dos» et «il a le dos tourné».

Pour l'espagnol moderne il paraît qu'il y a toujours cohésion dans des syntagmes comme *he cantado*, etc. On sait le rôle réduit que joue le verbe *haber* à l'époque actuelle, en dehors de sa fonction comme auxiliaire des temps composés. Il y a bien *había, hubo, habrá*, etc., comme temps passés et futurs de *hay*, et il existe quelques autres emplois de *haber*. Mais en général c'est *tener* qui sert à rendre le latin *habere* (au sens de 'posséder'). Et il serait peut-être permis de dire qu'il y a une sorte de décomposition quand on utilise *tengo* + participe au lieu de *he* + participe.

Il en est autrement en portugais. Dans cette langue on dit «tenho um livro» comme on dit «tenho feito». La substitution de *tenere* à *habere* a été plus radicale qu'en espagnol. (L'évolution a été poussée encore plus loin au Brésil où *tem* s'emploie pour la forme *há* qui dans la langue du Portugal correspond à *hay* espagnol et à *il y a* en français.) Vu l'égalité de sens entre *ter* portugais et *avoir* français on aurait donc raison de constater que *tenho feito* et *j'ai fait* sont formés de manière identique. Mais les domaines sémantiques de ces deux formations ne coïncident pas. Le *perfectum* des autres langues se rend en portugais tantôt par le *pretérito* (*fiz*), tantôt par le *perfeito* (*tenho feito*). C'est le cas pour les langues germaniques, et c'est aussi le cas pour le français. Si on prend comme base de la comparaison un français littéraire qui distingue entre le passé simple et le passé composé on peut établir le schéma suivant

PORTUGAIS	FRANÇAIS
<i>fazia</i>	<i>je faisais</i>
<i>fiz</i>	<i>je fis</i>
<i>tenho feito</i>	<i>j'ai fait</i>

La distinction entre *fiz* et *tenho feito* est délicate et difficile à saisir pour les étrangers, mais elle est réelle.⁶ On peut être tenté d'attribuer au *perfeito* un aspect imperfectif s'opposant à celui du *pretérito* qui, lui, est nettement perfectif.⁷ Il peut sembler singulier de penser qu'un temps

6. Comp. l'ouvrage de M. PAIVA BOLÉO, *O perfeito e o pretérito em português* (Coimbra 1937).

7. Comp. d'une part «Sempre tenho cumprido com os meus clientes» (MANUEL DO NASCIMENTO, *Agonia*, 102), et de l'autre «Já chegámos» (LEONE, *Para além do Tejo*, 31).

On conviendra sans doute que si *fizesse* couvre pour le subjonctif le même champ sémantique que les deux formes françaises de l'indicatif *je faisais* et *je fis*, il n'y a pas lieu pour cela de nier la correspondance que j'ai essayé d'établir (l'emploi de *fizesse* doit évidemment être rapproché de celui de fr. *je fesse* — à condition, bien entendu, que cette dernière forme soit en fonction). L'essentiel c'est que la limite qui sépare *fizesse* et *tenha feito* est en principe la même que celle qui fait le départ entre *je fis* et *j'ai fait*, et non celle qui existe entre *fiz* et *tenho feito*. Si on introduit les deux groupes de mots *tenha feito* et *tenha feito* dans les paradigmes verbaux c'est parce qu'on les considère comme des syntagmes, c'est-à-dire des cas de cohésion. Il serait tentant de penser que la cohésion est plus forte pour *tenho feito* que pour *tenha feito* puisque les possibilités d'emploi de la première «forme» sont (en principe) plus restreintes que celles de l'autre.

En ce qui concerne le catalan, c'est sans doute le prétérit périphrastique *vaig cantar* qui offre le plus d'intérêt pour le sujet qui nous occupe. Là il y a vraiment lieu de parler d'une cohésion très forte. On peut même dire que dans ce syntagme *vaig* a perdu non seulement de sa valeur propre, mais sa valeur propre — ou mieux : sa valeur première. Car le mot n'est pas dépourvu de valeur, il en a seulement acquis une autre que celle qu'il a possédée d'abord (on sait qu'il arrive que des mots changent de sens dans l'évolution des langues). Je n'aime pas parler de mots vides de sens ; il y a des mots de sens très abstrait, ce qui est autre chose. Ce sont évidemment des formes comme *vàrem cantar*, *varen cantar* qui consacrent de façon indubitable le nouveau sens du groupe. Elles ne se laissent guère identifier au présent (ni au prétérit simple) du verbe *anar*. Si on peut tout de même trouver esp. *he* en d'autres fonctions que celle d'auxiliaire de temps composés, il n'en est pas de même pour cat. *vàrem*, *varen*. L'explication historique est parfaitement claire, et il est facile de considérer *varen cantar* comme un croisement entre *cantaren* et *van cantar*. Les deux prétérits se trouvent dans la littérature. Dans sa *Note sur quelques conjonctions de temps en catalan moderne*,¹⁸ M. Magnus Berg les met sur le même pied. Combinés ils peuvent constituer l'accord temporel dont j'ai parlé plus haut.¹⁹ Mais, ne serait-ce qu'à cause des Catalans qui se servent uniquement de la forme périphrastique, il faut donner une définition synchronique du sens de *vaig* (y compris les formes comme *vàrem* et *varen*). J'aimerais pouvoir considérer *varen*, etc., comme un *mot*, bien que ce mot ne se trouve pas («à l'état isolé»). De

18. «Études romanes dédiées à Andreas Blinkenberg», pp. 15-20.

19. Comp. «Fou el vell qui va escometre l'altre amb un tust a l'espatlla» (MARIA TERESA VERNET, *Eulàlia*, 188).

même je regarde l'article dans la plupart des langues comme un mot, tout en sachant, et pour cause, que dans certaines langues la notion de l'article défini peut s'exprimer par un morphème (p. ex. les langues scandinaves et quelques langues balkaniques). Et ce mot doit avoir un *sens*. Je crois qu'on peut contenter les exigences structuralistes en disant que nous avons devant nous un mot conjugué selon les personnes (qu'il est par conséquent possible de considérer comme un verbe) dont le sens (et je n'hésite pas à dire : le sens *lexical*) est justement la notion du prétérit. Le cas est peut-être rare dans le monde linguistique, mais pas étonnant outre mesure, si on pense p. ex. qu'il existe en finnois un verbe dont le sens est tout simplement la notion de la négation. Si, à cause de *vàrem cantar, varen cantar*, on adopte cette analyse du prétérit périphrastique catalan, c'est évidemment une forme comme *vaig cantar* qui fait difficulté. Il est impossible de nier que le premier élément de ce groupe n'ait une forte ressemblance avec la première personne du singulier présent du verbe *anar*, ressemblance qui n'est pas fortuite, puisque historiquement (ou «au fond») c'est le même mot. Mais c'est le cas aussi pour l'article français *le* et le pronom *le*. Toutefois il semble justifié de distinguer entre les deux *le* parce qu'on dit d'une part «il pense au projet», et de l'autre «il pense à le faire». De même on peut dire que le *vaig* présent de *anar* et le *vaig* exprimant la notion de prétérit se conjuguent de façon différente. Le dernier de ces mots s'est détaché de l'autre justement à cause de la cohésion. Cohésion qui a été poussée très loin, puisque l'un des éléments du groupe n'a pas seulement «perdu de sa valeur propre», mais a subi un changement de sens complet. Y a-t-il des possibilités de *décomposition*? Pour répondre à cette question il faut d'abord préciser qu'il y a deux sortes de décomposition : l'une où l'ensemble reste tel quel, mais où les mots «reprennent leur liberté», c'est celle qui est représentée p. ex. par port. *tenho dito* et par de nombreux jeux de mots — et l'autre où il faut un changement de mot, p. ex. le remplacement d'une préposition *incolore* par une préposition de sens plus *concret*.²⁰ Il semble que l'addition d'un tout petit mot puisse avoir le même effet, et ceci nous amène à penser au tour *vaig a cantar*. On répugnerait peut-être à regarder ce groupe comme une décomposition du syntagme *vaig cantar*. On jugerait que la différence de sens est vraiment trop grande pour qu'il soit licite de rapprocher les deux «formes» sous ce point de vue. On dirait même que *vaig a cantar* est aussi un cas de cohésion, en quoi on n'aurait sans doute pas tort. Toutefois il faut bien prendre les termes cohésion et décomposition au sens relatif.²¹ S'il y a cohésion dans le groupe *vaig a cantar* on doit reconnaître

20. Comp. le livre de M. SPANG-HANSEN.

21. Comp. SPANG-HANSEN, 20.

que cette cohésion est beaucoup moins dense que celle de *vaig cantar*. Le *vaig* de *vaig a cantar* peut toujours se considérer comme un présent, et même comme le présent du verbe *anar*. Il est toujours question de mouvement, sinon dans l'espace, du moins dans le temps. Reste à savoir si, en présence de deux groupes qui, à l'exception d'un seul élément, sont identiques et qui présentent des degrés différents de cohésion, on doit nécessairement regarder le groupe le moins cohérent comme une décomposition de l'autre.

H. STEN

Université de Copenhague.